

Charles Hanon

L'HÉLIOMANE

ÉDITIONS DU BOIS DES GOURNÉES

Ce récit a été déposé à la Bibliothèque Royale Albert I^{er}
à Bruxelles en 2019.

Dépôt légal:

à Henri Michaux

Moi, je ne daigne punir les gouffres - qu'avec mes ailes.

Villiers de l'Ysles-Adam.

I

*Demain dimanche le temps sera ensoleillé et doux
quelques passages nuageux
peuvent affecter l'est et le nord du pays
avec risque de fortes bourrasques
pour la navigation de plaisance
grand frais de 10 à 13 de sud-ouest*

treize...

c'est pas un temps à mettre le nez dehors voyons
pour sûr le vent l'emporterait
il paraît si frêle et si fluet
qu'il en est presque éthéré
on l'appelle Lucio
(cinq lettres brûlant sur un lit d'huile)

dès le berceau les fées
le gratifièrent de deux ailes aux talons
et d'un coquet coup de pied quelque part
que n'a-t-il volé par-dessus terre
et galopé depuis

aujourd'hui son passage dans la rue
fait courir bien des cancans

depuis peu dans le quartier
on rapporte qu'un chercheur nommé Arian
expérimenterait un vaccin sur des souris blanches

sans la moindre appréhension
Lucio entend bien lui servir de cobaye
dès la première piqûre d'abondants poils durs
d'une longueur imprévue envahissent sa bobine

« que de fil vais-je devoir dérouler à ma suite ! »
s'exclame-t-il devant Arian
puis s'étant assuré qu'au dehors il vente petit frais
il s'enfuit tout aussitôt

le cheveu et la barbe en irruption
voyez-le par les blés pourchassant le soleil

de très loin un géant
- sentinelle silencieuse - guette sa venue
au bout d'une heure de marche l'illusion cesse
et Lucio s'étonne
il s'étonne de tomber sur l'ancêtre du phare
une tour à feu fort croulante
où des corbeaux volent

dans l'air flottent des puanteurs d'immondice
et de chien crevé
déjà l'escalier l'a pris dans sa spirale d'ombre
au bout une porte basse

« peut-être s'ouvrant sur le pays merveilleux
du Lapin blanc »
songe-t-il en frappant

à l'intérieur
un piteux oiseau privé d'une aile
a fienté partout
et perche fumaillant une interminable
et puante pipe
en haut d'une pendule marquant 10 heures 59
je veux parler de ce hibou aux paupières fripées
qui depuis bientôt trois lunes
espérait une visite

à terre pourrit une paille épicee de vermine
dans l'ombre
l'éclat d'une allumette met au monde
une table deux chaises culbutées
et une viole abandonnée dans un coin
du mur émerge
une photo d'amiral en tenue d'apparat
l'œil noir
la narine frémissante

l'unique lucarne verse plus de vent que de clarté
malgré les punaises et un froid du diable
Lucio passerait ici l'hiver à se raccourcir
l'auvent capillaire pour en faire des balais-brosse

du matin au soir piaillent ses ciseaux
il est des nuits où la tour s'emplit et déborde
des sons les plus criards et des plus faux accords
le gaillard prendrait-il un malin plaisir
à désaccorder la viole
histoire d'intriguer le peuple des sorcières ?

il paraît qu'à la lune
sur un vieux balai rôti elles s'envolent pour l'enfer
« un beau jour elles en changeront
et me faire le poil sans trop me faire des cheveux
voilà qui devrait d'ici-là m'occuper tout entier »
se dit-il en se grattant la couenne

à l'heure du souper (son unique repas)
chaque fois qu'il embouche sa flûte de pain
un envoyé de la gent trottante s'en vient miette mendier

jamais étoile ou lune
l'espionnant par la lucarne
ne l'ont vu tomber la paupière

« sans ce froid de chien
et cette vermine suceuse de sang
comme le sommeil me serait doux ! »
songe-t-il quelquefois

*(un matin alors qu'il roupillait ferme
venant du dehors une voix insiste)*

- debout flemmard le jour te salue !

*(avant qu'il n'ait eu le temps d'ouvrir un oeil
la pendule toussote et sonne 11 heures
tandis que tirant sur sa pipe le hibou ulule)*

- l'est grand temps pour toi de trousser bagage

là-dessus Lucio secoue ses puces
vivement s'habille lacère sa paillasse
met en pièces table et chaises
puis d'une seule envolée
emporte ces débris en haut de la tour
les rassemble et les y brûle

pris d'un rire goguenard il déchire
et donne à manger au feu la photo de l'amiral
salue militairement la flamme
qui lui tord la gueugueule
après quoi ayant mis tout son poil dans un sac
et passé près d'une heure à l'aplatir et le corder
pour lui donner la forme d'une saucisse volante
il le charge sur sa tête et se met en route

dehors s'est levé un vent faible à modéré d'est
dans le grand balancement de leur carriole
s'en vont à la ville les maraîchers
zeppelinant le vent en poupe Lucio est bien décidé
à ne pas les lâcher d'une semelle
« bientôt je toucherai les roues de derrière »
se dit-il

*(soudain le vent tourne et atteint 7
peu rassuré sous son curieux paquetage le gars tient bon)*

déjà le voilà se mêlant
au tohu-bohu de jour de marché
ici une future mère rit de son arrondissement
devant une poule qui pond
pour son prochain prêche un curé s'inspire
d'un caquet d'oie
un nabot grassouillet crie des pastèques
là sur un étal gisent des conques de Vénus
que l'on porte à son oreille émerveillée
plus loin vêtu d'un pagne Carabouillat le nègre
casse un pain de sucre sur le dos du colon
et se marrant vous éclabousse de son rire
un peu cannibale

voici le marchand de clés
clé des champs et des songes
clé pour Klee
clé pour ton problème de nez Cléopâtre
le serrurier en fait assez qui tournent
dans une seule serrure
ou bien passent par toutes

(rapidement notre archivelu a trouvé où se poser)
à le voir le cul à terre entortiller du poil
autour de nombreux bâtons
on s'étonne et fait cercle
les plus petits se flanquent des coups
pour s'approcher

à la vue l'article séduit
sûr qu'avec ça les sorcières gagneront
comme une bombe leur sabbat

au coup de midi Lucio avait la bourse dodue
de quoi se la passer belle
aujourd'hui dimanche Place du vieux marché
il ferait danser les filles sous le tilleul
et emplirait de ronds
la sébile de l'aveugle mendiant

chez Madeleine la bistrotière
(acariâtre et très fardée)
il se grisa des confuses injures
qu'elle grogne contre quelques tétards fauchés
buvotant à peine un demi par heure
dans les fumées d'un début d'ivresse
il se crut métamorphosé en papillon de nuit
subitement il lui prit fantaisie
de plonger dans une flamme

cette idée lui donna tant d'ailes
qu'il vola vers sa tour plutôt qu'il n'y courût
au ciel filait une étoile
il flaira l'odeur incisive de chien crevé
sur un amas d'immondices
une sorcière opiaçait un breuvage
quelques unes tenaient conseil
un balai neuf au poing

la lune dague au clair frôla le feu de la tour
du coup celui-ci s'aviva

les arbres s'ébouriffèrent
une chouette pleura
soudain des regards l'ensorcellent
entre les mains il lui tombe un balai

on vient de lui tendre une coupe
s'il y porte les lèvres
il volera l'assure-t-on un millier d'ans
gai siffleur il la vide d'un trait
et frrouut! le voilà parti

il a quitté la terre sans bruit
sans nuire à la nuit
comme la nuit il s'est rendu invisible
pour être mieux senti

depuis lors il bataille dans l'occulte

II

Toutes les fois qu'elle veut librement
s'élaner dans les airs
Sagana enduit son manche à balai
de graisse de crapaud qu'elle fait fondre
fréquemment je l'ai vue
à la corne de la Lune s'abreuver
(il faut être grande sorcière pour faire ça)

une nuit cheminant le long du rivage
elle tira d'un trou d'eau
un vieux carnet dépenaillé
contenant le récit que je vais sans délai te soumettre
ô lecteur bénévole

déchiffrer l'ensemble exigea de ma part
le secours d'une loupe
ainsi fulgure l'écriture

- songes qui frôlez mon front
emportez-moi sortons de ce monde
il en est de meilleurs qu'aucun miroir ne reflète

autant le jour jaseur et criard m'afflige
autant la taiseuse nuit dérouleuse de songes m'éblouit
elle ouvre en moi d'autres yeux
DANS LA TÉNÈBRE J'APPRENDS

nuit blafarde nuit goulue
nuit des trappes
vagues du prodige
et vous soleils meurtriers
nul ne vous voit sans effroi

et toi que dégorge les reflux de l'abîme
en qui passa le grand soc
toi mon corps
cent fois perdu et retrouvé cent fois
ENFIN JE TE TIENS

je sais l'errance de ton double
dans le noir au fond de la Terre
là-bas quand le *daemon* vous empoigne
il ne vous lâche plus
et sait vous en *faire voir*

vos pensées deviennent des mondes
des mondes arrivant sur vous comme des trains
et si jamais elles vous tuaient?
c'est chose faite
elles vous passent dessus
vous mettent en marmelade

désormais ce qui germera dans votre boule
aura la dent dure

miracle ! votre corps se reforme et se relève
soudain vent et pluie sur vous
pluie de feu sur votre dos
dedans partout en vous feu et pluie

où fuir en pareil cas ? quel lieu élire ?
vous voilà centuplé !
quels lieux si vous fuyez à cent ?
qu'importe la cachette il vous a épié...

le revoilà ! il n'est pas seul
ils sont cent eux aussi
et par ces cent *daemon* la troupe que vous êtes
est menée sur cent monts
cent épées tranchent vos cent têtes

au terme d'un long évanouissement
que vous trouvez exquis
une blancheur éclate sur vous

« sais-tu ? chacun recèle en soi ce blanc
couleur des premiers pas de l'âme »

l'avez-vous reconnu à sa voix susurrante ?
remis à vos trousses
le *daemon* vous oppose un mur de flammes
l'obstacle aussitôt franchi
vous vous sentez pousser des ailes

le Ciel vous avale
manger certes est un plaisir
mais être soi-même dégusté
quel délice ! quelle déchirante félicité !

d'étranges fleurs de feu ont sifflé dans l'Éther
là où rit le soleil à midi un œil s'écaille
sa rétine est en fête
il vous attire
sans qu'il cille le crèverez-vous?
que oui!
mitraillé d'or et tout comme
si vous aviez saisi le gouvernail de l'univers
vous repoussez au plus loin les horizons célestes
certain que le Ciel vous contient
et que vous le contenez tout entier dans la tête

ici jour et nuit plus jamais ne se pourchassent
LE TEMPS PLUS JAMAIS NE PASSE
les cohortes des dieux entrent en vous
offrant hommages et musiques

bon sang! quelle colle!
invaincu irrépressible le *daemon* se rapplique
et déchaîne sous vos yeux un mascaret d'images
se bousculant l'une l'autre
voyez ça

— deux gratte-ciel jumeaux
tombent en cendre comme un cigare
il monte de la Terre un air pourri
les fleuves puent
les mers font deuil de leurs oiseaux
au front du Soleil grandit une tache

notre monde sue l'affairement
et abonde en ignominies mercantiles

un dragon jaune surveille notre jeu
et attend de bondir

Europe crépite
les prêtres brûlent
les rois éclatent sur leur trône

du Levant accourent
les hordes déguenillées de nos sauveurs
ils se promènent ébahis dans nos châteaux à brûler
ils pillent nos banques pleines d'or
et le distribuent à qui veut

ils moquent l'homme des villes
redressent les avachis
réveillent les endormis
ils font aboyer les chiens
et frissonner les nantis

quelqu'un vient-il à se presser sur leurs pas
la lumière aussitôt le harponne —

.... mince ! que m'est-il arrivé ?
comment diable ce torrent de visions s'est-il tari ?
pourquoi ce soudain silence ?
l'air dirait-on s'est alourdi

*(en bas dans une clarté visqueuse
grouille une infinité de formes dont l'une vous aimante)*

- que ne descends-tu la revêtir !

- grâce ! mon *daemon*
ôte sous mes pieds cette planète ratée !

- pour t'éprouver j'ai mis la Terre dans ton jeu
elle n'est pas ton unique demeure
ainsi que l'abeille vole de fleur en fleur
et sublime en miel leur frais parfum
de même poursuis-tu ta migration
de globe en globe de ciel en ciel
recueillant lumière sur lumière
enfant de l'Air
du dernier soleil tu viens
il te porta dans son ventre
et te donna une flamme pour langue
afin de bien assener

- horreur ! je m'abîme
ce monde sera ma perte
à contempler de haut ma ville
hérissée d'aiguilles de clochetons et de pinacles
mon sang se met à cailler
et mon cœur à mazurquer
arrive ce petit carré chantant de tuiles
pas possible ! non !

là-bas derrière les rideaux d'une baie vitrée
c'est bien dans un paquet de viande
que je m'en vais périr

- dix ans tu entends?
dix ans durant je t'y tiendrai captif
avant de regagner la Nuée d'où tu viens
adieu belle âme!
lança mon *daemon*

vous voici bel et bien tombé dans la risible matière
tout ici respire un air de malice
et de corruption

- ce monde n'est pas supportable
plutôt la mort
elle seule peut me sortir de ce patouillat

(*mon daemon*)

- avant que la mort ne te fasse vivre sans chair
et voir sans yeux
ne manque pas un seul matin
sans avoir sacrifié au Soleil - dieu de feu -
comme lui donne à tous (bons et salauds)
sois une clarté qui ose

à ces mots un heureux instinct m'avertit
de tout éprouver ici-bas
là était ma liberté
et depuis ma vie devint un essai aveugle d'amour

III

Place du vieux marché
elle s'était assise sous le tilleul en fleur
le regardant émier du pain aux pigeons
dans son dos Lucio fut saisi
par la sensation d'une présence
mais ne se retourna pas tout de suite

voulant retenir ces secondes fragiles
pour les mieux savourer
plus lentement qu'au début il lança une à une
chaque miette vers ce même pavé
où convergeaient des pointes voraces
non
pas tout de suite
dans le tourbillon de son trouble
son sang charriait serres et becs
il l'imaginait légère des pieds à la tête
les mains fines
l'œil vif en amande

la dernière miette tomba sur le pavé
l'idée de risquer un sourire ou un mot
les effleurait à peine
non rien ne survint qui pût rompre
leur commun silence saturé de pudeur et d'émotion

ces façons de s'observer à la dérobée
cette invincible attirance
qui les laissait désespérés
trahissaient un air de désordre qui est bel et bien
la véritable éloquence de l'amour

ses regards pleins d'un embarras charmant
rencontraient maintenant ceux de Lucio
- mon tourment croît j'étouffe de silence
pensa-t-elle mordant ses lèvres rêveusement
et elle s'entendit lui adresser

- n'as-tu jamais pris un pigeon dans tes mains ?
vite attrape celui-ci
tu sauras qu'il est aussi chaud qu'un coeur

à présent elle le précédait dans l'escalier en vville
faisant claquer ses talons « bobines »
à chaque marche le volant houleux de la robe
se relevait révélant deux petits pieds capables de voler
elle avait laissé flotter derrière elle une main
et le trottement de ses doigts faïencés sur la rampe
excita Lucio
avant de pousser la porte il l'attira contre lui
essoufflée par la montée
elle n'avait jamais été si tentante

la porte s'ouvrit et
tous deux roulèrent sur le plancher
par la tabatière du toit
un jet de soleil voulut entrer
hésita

la tirette éclair sauta
et la neige des dentelles illumina les murs
la vue de jeunes seins haut perchés
et le goût salin d'une aisselle l'étourdirent
jusqu'au vertige
la neige en fondant fit voir
une peau couleur de miel sombre

et tandis qu'à la contempler
il prenait mille délices
à mi-voix elle lui dit
-j'aime la petite mort

la chaleur obscure qu'elle connaissait
la saisit tout entière
orteils crispés elle attendit la vague

happant ses mains elle guida leurs caresses
et les fit courir partout
ils se voulaient meurtrir pour mieux se confondre
Lucio souhaita l'entraîner loin et ne l'aimer
finalement que dans cette chute à la mort

les mordillant il donna de jolis noms
à ses doigts de lys
doucelement elle en rit
il sentit le froid d'une alliance
contre sa joue brûlante

- tu es Lucio plume verte rayon et souffle

à son oreille ces mots firent un bruit de source fraîche
ému il la serra plus fort
son corps désirant fleurait le cirque en feu
il variait sans cesse s'épanouissant
dans une nouvelle grâce
fauve immobile elle attacha sur lui son regard
de femme chargé à chevrotines
il la prit

l'univers chavira dans leurs têtes
comme une immense pou mort
pour ne pas crier elle se mordit les poignets
puis se cabra jusqu'à ce que fuse
ce lent sanglot monté de la nuit des âges

leur désir qui s'était fait soleil mourut
vidés et blêmes ils se sourirent
étonnés de voir la joie briller dans leurs yeux

la nuit les réunit sous son aile
s'éveillant aux premiers frissons du matin
ils découvrirent sur eux les marques du feu
et n'en firent pas mystère

IV

Soleil titan hilare
je t'appelle dans mon chant
sors de la nuée
que je fixe ta flamme sans ciller des yeux
je suis Lucio
rejeton de ta lumière unique
il n'est pas une crête une falaise ou la pointe d'un cap
d'où je ne fasse monter vers toi
l'encens de mon adoration

ohé! toi l'Éblouissant m'entends-tu?
que n'ai-je plumes et glu pour habiller mes bras
et me lancer joyeusement à ta poursuite!
à d'autres le dédale des sueurs sans fin
perdre sa vie dans l'effort - pitoyable sort!
plutôt travailler pour se surprendre
et s'étonner

oum! yakada waaa!
Soleil prête-moi ta lampe
je veux fouiller l'âcre et brûlant fourbi de l'âme

*(plus tard sous un grand soleil qui tape
et me fait bâiller
ne me retenant pas)*

tu n'es qu'une fumeuse chandelle !
tu épuises les sources et flétris les verdure
peste soit de ta lumière !
elle offense me yeux
et n'éclaire que les surfaces

yakada oum ! waaa !
moi je perce les surfaces
et vole aux profondeurs des pépites

(à ces mots le Soleil se change en aigle
planant à une hauteur considérable)

cette fois je ne te laisserai pas filer
que tu ne m'aies parlé de gouffres
entrouverts sous ton aile
j'ai grand-faim d'azur
de vertige et d'immensité

- qu'attends-tu pour te pendre à mon cou ?
m'ordonne l'oiseau-tonnerre

non mais ! voilà-t-il pas qu'il m'enlève !
déjà doublé les toits
les flèches des clochers
la houle immobile des monts

- où diriges-tu ton vol?
dis-je lui serrant rageusement la poitrine

- je regagne mon sommet de grande casse

nous survolons bientôt cette aire jonchée
de carcasses blanchies quand
après quelques tournolements concentriques
l'aigle m'abandonne au vide avec un mauvais rire

je repris mes esprits
sur un tas d'ossements
lequel eut pour effet d'amortir ma chute
trois nuits de gel roulèrent sur mon corps courbatu
par trois fois je vis l'aube blêmir
j'allais chanter ma fin quand
une main me tapote l'épaule

drôle de numéro que celui
qui me vint en aide
lecteur je m'en vais te le dépeindre
ermite des neiges il n'a de cesse
de contempler la cohorte des cimes
et de rêver devant les cendres d'un feu maigre
où chauffe à blanc le trident de la foudre
et où frémit à peine
ce petit vin qu'il n'a jamais triste
écoute plutôt

- donnez-moi et d'un ! une bouteille
deux ! une torche
avec ça deux verres ballon

mon bâton des soleils des terres
hop et hop! je lance le tout en l'air
je suis Taorâ franc buveur et jongleur né
c'est moi qui remplis la coupe de la Lune
et mène le bal des sphères
ignores-tu que l'ébriété se compte au nombre
des attributs divins?

- dieu rieur et bon avec toi je veux trinquer
jusqu'à tant que me tourne la boule
ah! puisses-tu l'entraîner loin tout là-haut
à la suite de tes mondes

(Taorâ)

- ces mondes il n'y a pas à les chercher ailleurs
qu'en ton obscurité vive
si tu le peux reste *ici*
je voudrais t'apprendre à te voir au-dedans
car ceux qui regardent au-dehors
grossièrement sont abusés
ferme tes yeux!

ceci fait
aussitôt grandissant vite et démesurément
un arbre au tronc de phosphore
au fond de ma tête étend sa ramure
projeté au ciel jusqu'à sa racine
je dépasse les étoiles
merveille! mes liens cèdent
mes limites craquent
je brûle
une sève incandescente se rue en moi
comme une cataracte

(Taorâ)

- aussi claire que celle du dehors
je t'ai fait voir la lumière que tu détiens
car il y a sept lumières dans ta nuit
et Splendeur est le nom de l'arbre
maintenant que tu as vu rouver grands tes yeux!

(Lucio reprenant ses esprits)

- hein! que me chantes-tu là?
me priver d'un tel éblouissement
non surtout

(Taorâ)

- allons ouste! écarte cette vision
j'ai hâte de te faire visiter mon abri de roches

*(une heure de sentier en escalade a suffi pour atteindre
l'ancre le plus étrange qui soit
au-dedans d'informes piles de bouquins qu'une simple
pichenette abattraient voisinement avec des rangées de bouteilles
et un foudre mis en perce)*

(Taorâ d'humeur joyeuse)

- le vin nous soit hilare!

tandis qu'ils choquent le verre
une pyramide de pesants volumes s'écroule
avec fracas dans un nuage de poussière
celui-ci n'est pas plus tôt dissipé
que les mots s'évadent des pages apeurés
prenant au cou leurs jambages

certains miment au sol le lombric élastique et souple
d'autres s'efforcent d'imiter la chenille
le mille-pattes ou le lézard au dos denticulé

horreur ! collé à mon col un s me fait une
onduleuse et sifflante cravate
une voix glisse prend ma main et m'entraîne vers
un tunnel où jamais ne pénètre le moindre rayon d'été

j'y entre comme dans une autre vie
torche au poing Taorâ m'y rejoint
l'obscurité presque aussitôt nous révèle
ses gerbes de stalactites
ses eaux qui s'égouttent en cristaux
tandis qu'un souffle embrasé nous saute à la face
nous redoutons de manquer d'air dans peu

soudain une vraie panique d'ailes !
de grandes chauves-souris d'un roux pâle
appelées renards volants
qui étaient suspendues aux aspérités de la voûte
s'emmêlent dans nos cheveux en grinçant

sans avoir pu éviter quelques sérieux coups de griffes
nous achoppons sur le premier degré
d'un escalier de pierre
plus nous entamons la montée
plus les marches démesurément grandissent
maintenant qu'elles ont dépassé nos tailles
il nous les faut enjamber à force de bras
à coups de courte échelle
et s'y accrocher de tous nos ongles
et même de nos dents
tant leur hauteur croît et nous étonne

on se vanne on se crève
on a les jambes en nougat

encore et toujours des marches
et soudain surgi d'où
de quelles entrailles sublimé ?
un cri

ne dirait-on celui d'une bête ?
un galop souterrain nous l'assure
flaireuse elle approche
je me l'imagine harpie fétide ou hideuse goule
nous fonçant droit dessus pour nous avaler tout rond
terrifiés on se signe
on rentre dans nos petits souliers
on s'y pelotonne
- tire-toi la carne ! rugit mon guide
et sans délai il lui claque une beigne au front
qui la laisse sans haleine et sans pouls

(Taorâ)

- ouf ! on a eu chaud
tu me dois une fière chandelle
cette damnée bête passe
pour s'attaquer aux audacieux
elle n'aurait fait de nous qu'une bouchée
maintenant qu'elle a reçu son décompte
poursuivons plus loin notre avancée

*(dans la ténèbre apparaît avec lenteur et de plus en plus net
un labyrinthe)*

- si j'en crois mes yeux bien des ombres s'y fourvoient
les pauvres ! trouveront-elles jamais le jour ?

- pas avant qu'elles n'aient erré de longues années
me répond Taorâ

- moi qui de mon vivant ai tant fait parler la poudre
sans espoir je vais mon chemin les dents serrées
soupire une âme captive

*(peu après une ombre aux yeux creux
et aux lèvres éteintes nous aborde)*

- hé vous deux ! dites-moi pourquoi ma voix
autrefois si suave s'est changée en aboi farouche ?

- piteux fantôme oublies-tu que dans la vie
tu frayas longtemps avec la canaille ?
lui rappelle Taorâ.

*(devant nous le noir se déchire
une âme se montre la poix aux doigts)*

- reconnais-tu la Mère Grippe-Liard ?
elle passe un temps fou à compter
et recompter des milliers de pistoles
qu'elle savonne et fait briller
vilaine radine tout juste bonne
à remuer le crottin du diable ! dit-il railleur

*(soudain un rat file entre nos pattes
une casserole attachée à la queue)*

- pourquoi tout ce tintamarre ?

(Taorâ)

- juste sort d'un tapageur en paroles
plus il se presse et plus le bruit qu'il fait
lui débauche les oreilles

- la tête me tourne et cette comédie
commence à me sortir en vrille par les yeux
dis-je agacé

*(de la sombre profondeur tout à coup
une vapeur chaude s'échappe en sifflant)*

- nous risquons de mal finir
mortelles sont ces fumées
au plus vite fuyons ces lieux d'épouvante
s'écrie mon guide

comme aux temps brutaux et lointains où la Terre
connut les premières convulsions de son écorce
le sol sous nos pas vient à manquer

happés par la suction du vide
nous ne cessons de nous abîmer
croyant vivre notre heure dernière
quand soudain
un ressort invisible nous projette avec une force
inouïe hors de ce puits pourri
miraculeusement nous débouchons ailleurs
stupéfaits de nous voir éparpillés sans plaie ni bosse
sur le pan désolé d'une montagne

aussi loin que l'œil plane
et bien au-delà s'évade une plaine
aux aurores trouées d'oiseaux lents
blanche de givre
piquetée de cristaux
au silence où n'eût oser passer d'ange

(mon guide)

- sois sans aucune pensée
et offre-toi à cet absolu de blancheur
tu peux y puiser une paix durable

méditant ces paroles je m'étonnai de voir à l'horizon
briller un prisme à la place du Soleil
alors qu'il développait d'éblouissants chromatismes
je tentai d'atteindre l'impossible transparence
afin de jouer de tous mes feux

V

Absolument vide au-dedans
par nulle chose retenu ou distrait
Lucio finit par ouïr en lui un son
faible d'abord puis s'accroissant
jusqu'à lui chatouiller la blancheur du cerveau
plus il tendait son ouïe *vers l'intérieur*
plus lui parvenaient par saccades
d'étranges éclats

(Taorâ)

- à travers l'immensité tonne mon libre rire
où que je le pousse il agite l'air et l'eau
il allume les soleils
je t'apprendrai comment l'appivoiser
et bondir avec lui jusqu'aux branches des étoiles
il suffit d'être oiseau

(tous deux s'approchent d'un portail gardé par un faucon)

- pas vrai ! un temple !
allons nous y abriter sans plus tarder dit Taorâ

*(à l'intérieur de forts beaux scarabées peints
roulent aux murs la boule pourpre du Soleil)*

(Taorâ)

- ce lieu n'est autre que la Salle du Ciel
soulagés du fardeau de l'obscur
c'est d'ici que les esprits s'apprêtent
à franchir l'Éther

(Lucio embrassant du regard la voûte étoilée)

- quel est ce globe sans éclat
d'où nous arrive par ondes un inquiétant brouhaha?

(Taorâ)

- tu ne reconnais donc pas notre Terre
la cueilleuse d'âmes?
ce monde est devenu pour elles comme le filet
pour le poisson

(tout à coup une voix fuse des espaces)

- à l'aide!
banni des airs je m'abîme!

- si les cieux te sont fermés ô rebelle
en ton nom et pour te venger
j'irai sans frémir en pétarder les portes
lui lance Lucio

(puis se tournant vers Taorâ)

- là-haut le meilleur de moi-même est resté
revêts-moi d'une parure de plumes
j'aspire à la vie infinie

*(ceci dit Lucio devient oiseau
avec un z pour zébrer les azurs)*

vous ne me croyez pas ?
voyez comme il s'élançe à merveille
hors du monde - ce vaudeville bouffon -
au premier nimbus qui passe
il fait signe et saute dedans
puis de là-haut hardi et sans gêne aucune
hon ! et hon !
il vous emmoutarde tous autant que vous êtes
épouvantails humains

depuis l'espace la Terre fait songer à une boule de boue
où s'agite le vermisseau rampant
dépassée la mer de vapeurs
l'oïzeau ne savoure plus que vins bleus
peu à peu un vertige doux et neuf le saisit
oh mais ! d'où peuvent bien surgir ces apparitions
avec leur traîne scintillante qui tout à coup lui font escorte ?
certaines à tel point l'horripilent
qu'il n'ose les accoster

- qui êtes-vous ? lance-t-il à leur adresse

- moi j'ai connu bien des naissances
tour à tour bergère fleuriste
voleuse à la tire et dame-pipi

- quant à moi je fus marmiton
- et moi falot rimeur mandoliniste

- moi bon prince de haute lignée
- et moi assassin de haute volée

(à quoi une autre ajoute)

- j'ai vécu maintes situations
des plus tendues aux plus cocasses

à vrai dire j'ai peu de goût pour mimer une fois de plus
la farce de la vie sur de nouveaux tréteaux

*(l'oiseau s'étonne que toutes se soient évaporées comme par magie
sur la crème d'un nuage un cœur d'enfants entonne tout doux)*
- protégeons cette âme d'amiante
voltigeant aux lumières comme la phalène

assoiffé de ciel nu
tout à la joie et à l'ivresse de son vol
l'oiseau survole à présent notre Lune
s'il venait à croiser à la ronde
quelque amant en furie désireux d'aller la décrocher
une chose est sûre il le compisserait d'un jet ferme
du haut des azurs l'arrosé
s'en reviendrait plus furieux encore
mais pas fâché de voir dans le délice de choir
mille et un croissants papillonner devant ses yeux

maintenant les figures sévères de la géométrie
flottent dans l'espace bien plus blanches
que la neige et les perles
enfermés dans des chambres secrètes
savants fous
docteurs admirables - retirez vos fausses barbes ! -
agrégés (ou désagrégés)
angéliques illuminés
et maîtres d'arithmétique
tapent deux et deux sur le clavier
de leurs doigts de pied
mais l'oiseau se moque 2 et du tiers comme du quart

vainqueur de l'air il repart s'élançant de plus belle
pulvérisant les nombres

alors qu'il ouvre sa place au Ciel on l'a repéré
quel est ce rayon qui le cherche?
à toutes forces il s'y agrippe le remonte
au bout
le Grand Couple sur notre univers régissant
sème à tout vent l'ivraie ou l'orge vraie
quand il ne souffle pas gaiement des bulles de savon
avec une pipe

et ces éphémères de tracer en l'air de brillantes arabesques
soudain ting! et tonk!
sur deux coups de baguette magique
tous se sont mués en planètes
voyant ça
l'oiseau les évente de son aile
et parvient à les faire tourner comme des toupies

envolé si haut
il se dérobe sûrement à la lunette du chercheur
maintenant par cent arcs-en-ciel tendus sur le vide
s'aventurent baladins à cabrioles
funambules et jongleurs suivis d'artificiers
allumant l'air d'éclairs et de bouquets si blêmes
que la paupière en baisse

assourdis par tant de fracas
quatre soleils courent à leur trépas
passant du format d'une famille nombreuse
à celui d'une pilule
laquelle atteint vite
la taille d'un grain de mil
puis celle d'un atome tiédi
jusqu'à la fumée
pfuiiitt!

fini ? plus rien ?
nenni
renaissant de leur cendre
ils reviennent en boomerang
autrement lumineux et cuisants

au passage Lucio reconnaît la fée
qui vit dans les étoiles et les conduit de l'œil
celle qui veillait sur lui avant qu'il fût oiseau
et manie habilement l'arc et le couteau de jet
la fée aux yeux d'aiguilles

flanc contre flanc
voyez-les par l'immense Éther aspirés
lui déployant ses ailes
elle dirigeant la course
derrière eux s'évanouissent les millénaires
leurs regards lèvent des étendues
plus haut ils volent
plus s'amplifie le chant des sphères
redoutant de défaillir au son de ces musiques
la fée vient de décocher sa flèche la plus subtile
et annonce

- Lucio je t'invite à suivre des yeux sa trajectoire
elle t'indiquera la Prairie aux Couronnes

- des couronnes ?

- au-dessous de nous
discernes-tu ces mottes d'argile ?
les dieux les ont prises pour épouses
en les coiffant comme des reines

elles invitent l'âme
à pénétrer dans le sombre séjour
à ton tour d'y descendre

mais avant jure par mon arc
que jamais tu ne m'as vue ni connue
toi et ton intrépide ami le guide
recevez de mes sœurs les Nuées
ces vers écrits sur un rouleau de soie
chantez-les aux hommes
ces fils du limon inaptés à l'envol
et chaque fois qu'au soir tombant
vous me verrez briller
allumez-moi un feu en guise d'offrande

*(sur l'ordre de la fée l'oiseau avale le rouleau
après quoi il lui demande)*

- qui donc es-tu que je ne t'oublie pas
et te repère depuis notre Terre ?

- on me nomme Sirius l'étoile bleue
à qui me vénère je prends soin
d'exaucer ses vœux et d'influer sur sa vie

(la fée épuise son carquois)

le dernier trait parti l'oiseau lui donne la chasse
une bouffée de vent haineux venu du septentrion
se lève tout soudain qui le dérouté et le crispe
horreur ! le Ciel chavire
la Terre l'attire
dessous lui s'ébauche un creuset rouge

- moi le bien aimé des éternités lointaines
je tremble de glisser au précipice du temps

....

*(sur un tour de potier dans la Salle du Ciel
Lucio rendosse son manteau de boue
alors intervient Taorâ)*

- marin des astres
apprends que tu viens du feu
sans fin tout y fait retour et de lui tout rejaillit
en vies infinies des myriades et des myriades

(le faucon gardien du seuil)

- la ferme !

(Taorâ)

- sauvons-nous d'ici !
au loin la haute mer infirmière nous appelle
pour rafraîchir ta brûlure

dehors fraîche était la nuit livrée aux seules étoiles
craignant le froid nos deux gars se mirent en quête
de bois canards échoués sur la plage

les constellations leur parlaient avec leurs triangles
de topazes la couleur de leurs saphirs
et l'éclat de leurs ors
Lucio aperçut Sirius clignoter dans le Grand Chien
sa joie éclata si fort
qu'il vomit le rouleau où était écrit

*fais un feu de hautes et vives flammes
un clair grand feu de feulements
de fêtes
mêle à ses tourbillons
oripeaux
crécelles
masques peints
chiendent de tête
mannequins d'osier
fais un feu pour m'adorer*

*jettes-y les herbes de la brande
tes habits de scène et de bataille
galons grades vanités
ton fantoche en paille
la frivole mondanité
les clés de tes prisons
les questions que tu te poses
toutes tes œuvres écloses
et jusqu'à ton nom*

*de tout bois
de toute loi
fais un feu*

*sautes-y
tu ne brûleras pas
mais tu verras plus clair en toi*

VI

Le vent respire dans mon cou
j'aime cette chaude haleine
ce fort remugle de vases
de méduses mortes qui pourrissent
saupoudrée d'écailles de soleil
la mer semble m'inviter au voyage
mais je me sens si frêle et si faible
que le moindre souffle me ferait vaciller
Taorâ m'indique une pirogue où m'assoupir
oreille contre coque
je compte et recompte les moutons d'écume
silencieusement dans une songerie inquiète
je quitte la côte
de grandes ailes ont poussé sous ma chaloupe
cravaché par une faim d'espace fou
je repars traquer l'invisible
décidément ma vie se passera toujours en vol
là-haut j'ai conscience d'être à ma place
de faire partie de quelque chose de très beau

debout dans les vents qui me rongent les joues
je navigue
j'entends l'écho de mon nom répété d'astre en astre

avec ma rame je dissipe les nuages
avec mes sentences je déverrouille les portes
des maisons horoscopiques
je sais aussi la formule pour pointer en oblique
vers la Lune et lever au gîte son mystérieux lièvre

- est-il vrai que par-delà les cornes du croissant
s'élève une Cité d'or qui n'a besoin ni du Soleil
ni de la Lune pour l'éclairer?

interrogeant ainsi je dévie de mon cap
les vents redoublent de fureur
un remous d'air emporte ma barque
dans le vide glacé le trouillomètre à zéro
je chute à pic...

épouvante!
comme un immense bleu appliqué sur le corps de la Terre
l'océan s'arrondit sous mes pieds

je n'ai pas plus tôt touché la vague
qu'une baleine à jet d'eau m'ouvre grande sa gargouanne
et m'y voilà plongeant
les mains perdues dans des coulées de choses traînardes
et finissantes
bénitiers
peignes
toupies
couteaux
cuillers
mitres papales
épiscopales
coqueluchons de moine

harpes
turbans
entonnoirs
trompettes
jambonneaux
clovisses
clams et bernicles

égaré dans ce sacré micmac
avec une arête en travers du gosier
je dégringole le cul devant
au fond de je ne sais quel sac
endurant ardeur et cuisson véhémentes
puis m'en vais deux jours durant me la couler lente
par les replis serpentins d'une tuyauterie
à ventouses à suçoirs à papilles
enfin je me retrouve comptant les heures
au fin fond d'un boyau terminal
lequel m'évacue
dans une prompte et copieuse pétarade

immobile et stupéfait j'habite à l'instant même
la plus fragile des bulles
plus légers que deux grammes
des carrousels d'écailles me font cortège
quelles féeries ! quels enchantements !
sous mes yeux éblouis des bancs de coraux figurent
tantôt des arbres aux langues vipérines
tantôt de très hauts chandeliers aux bras morts

l'eau d'un bleu triste et sombre
maintenant quasi noir m'apeure
que vois-je au plus profond des flots là-bas
dans un fouillis d'herbes marines ?
mes yeux m'abuseraient-ils ?
du tout

c'est bien la coque brisée du naufrage
vais-je y dénicher quelque trésor piraté ?

- tu brûles tu brûles
ne cherche plus je suis Absinthe
dit une voix suave et cajoleuse

quel peut bien être l'auteur de cette parole ensorcelante ?
la réponse accourt

une étrange créature surgit de sa cachette
sa queue écailleuse sa crinière échevelée de varech
sa bouche en cerise et ses seins à peine éclos
lui donnent un tel charme
que nul ne s'étonnerait de ce que les crabes
et les plus fervents bernard-l'ermite
en pincant ou se damnent pour elle

- ô beau et insaisissable monstre
glissons en fiancailles perpétuelles
par les abysses et les balanciers bleus
lancé-je
faisons - veux-tu ? - un même plongeon
jusqu'aux racines des montagnes
jusqu'à l'aire de jeu des grandes baleines

(sortant de son silence un buccin claironne)
- messires homards et fières dames langoustines
déployez toutes grandes vos antennes
et diffusez le message que voici
« un plongeur nous arrive de Terre - stop -
livrez-le moi mort ou vif »

- vite un sabre qui soit à ma main !
réclame le monstre
sur ma queue d'écaille il est facile d'en repasser le fil

parcourue de haut en bas par une ondulation splendide
Absinthe se démène et mijote son plan
vue de ma bulle
ne dirait-on pas qu'elle incarne ces déités venimeuses
conçues par notre cerveau à l'orée de la mort ?
c'est une étoile qui tue me dis-je
à peine s'est elle jetée en orbe sur sa proie
qu'elle l'entraîne aussitôt dans les fonds vasards
il faut voir avec quelle rage incandescente
se déroule la lutte
la victime a beau supplier
en entendant craquer ses chairs
qu'importe
le monstre s'acharne
il ne sent plus sa force

un coup de lame et
l'eau se colore d'écarlate
un second le cœur éclate
un de plus et la tête infortunée
s'en va seule réclamant de l'aide
hop ! Absinthe enfile aussitôt la perle
voilà ce que je vis
au fond du glauque abîme
une démone
dix têtes coupées à son cou
et dont les sifflements incessants
m'étourdissent les oreilles

contre courants et marées la bulle poursuit
plus que jamais son existence vagabonde
elle ne s'est pas dégonflée
depuis son éjection retentissante
peu à peu elle s'agrandit au risque d'éclater
et voyage sous l'eau aussi librement
qu'en plein ciel un ballon

plus elle enfle plus je me grise de l'idée que
bientôt je finirai par tenir debout
au milieu de cet habitacle d'un gramme
il me tarde d'amorcer ma descente jusqu'au lit de l'océan
si par malheur me collait aux trousses le poisson-marteau
je lui crierais « vieux maboul j'suis pas ton enclume ! »
histoire de savoir s'il savourerait

pour l'heure je la ferme et me détends
je tente de me vivre comme essence
lorsque j'y parviens
je sens je ne sais quelle mollesse m'envahir
je me décrispe et deviens matière malléable
comme Protée
je revêts les formes dictées par mon caprice
cobra corbeau lion sauterelle
(celles-ci tiennent presque de l'acrobatie)
quant à la *montagne* et au *diamant*
essayer ici ces poses serait trop risqué
plutôt s'adapter au milieu ambiant
en singeant par exemple la *grenouille*
la *tortue* ou le *poisson*

pour augmenter sensiblement ma vitesse de croisière
le poisson n'a pas son pareil

couché à plat dos les jambes nouées à l'indienne
les bras sous la tête en guise d'oreiller
je me mue en aiglefin bossu
poisson-ange à voile
orphie au squelette vert
sardine en vacances
hareng saur épileptique
dragon de mer feuillu
chirurgien bâilleur de fond
lèche-pierre et turbot à réacteur
lequel je vous jure file pas moins de
cent vingt nœuds à l'heure

qu'il est long le chemin du yogi des abysses !
un belle fois tout occupé que j'étais
à mimer la coquecigrue de mer
frangée de dix-huit feux bleus clignotants
savez-vous qui j'attire ?
un poisson scie circulaire...
« garde-toi d'aller t'y frotter » pensé-je
en sifflotant négligemment
vous qui passez sans me voir
la chanson fit son effet
ce fâcheux n'osa Trenet trop
il déguerpit aussitôt
sans même me dire bonsoir

maintenant c'est au tour d'un cheval marin saxophoniste
de se contorsionner et faire des grâces
hennissant un solo des plus rageurs
il finit par me prier d'exécuter à sa suite
la plus folle danse jamais tentée sous l'eau
la danse du derviche tourneur

vraoum !
en moins de dix tours de ma vivante toupie
j'arrive à semer la vedette

cela fait plus d'une heure que le tournis me chavire
en montant
la bulle croise des attroupements de gorgones
agitant en cadence leur éventail nacré
elle rencontre des éponges dont les milliers de pores dilatés
sont autant d'yeux qui me fusillent
et plus haut dodelinant sous le miroir des eaux
des virgulaires appelés « fils de fer barbelés »

grand dieu marin délivre-moi de la catas !
paf ! les nougats en l'air
j'échoue tout pantelant au beau milieu
d'une perruque de goémon
comment me tirer de ce pétrin ?

- par *padmasana* la posture du lotus
suggère le yogi que je suis

soulevé par la vague et fort de cette idée
je m'empresse aussitôt de m'asseoir tête haute
et buste droit sur mes jambes croisées

puis respirant en cadence
un nouvel air salin et rayé d'or
irrésistiblement je m'en vais folâtrer
parmi les clapotis et les écumes

et la mer de me jeter aux yeux sa poudre
après quoi ayant bu la tasse
du meilleur ton du monde je lui bredouille

- qui donc es-tu pour ainsi me bou...
me brouiller la vue ?

- je suis la moussante
la belle mer emmerdante
la joie coléreuse
l'éternelle éclabousseuse

*(rassure-toi aimable lecteur
le temps d'aviser un calmar ennuagé d'encre
d'alimenter à deux reprises ma plume
et je reviens illico t'annoncer la suite)*

je suis le liquide véhément
la male rage
qui sempiternellement
fait et défait son ouvrage

*(aiguille d'oursin plantée dans la glotte
mon sang commence à se cailler)*

menant mon troupeau d'îles paître
sous un soleil hilare
j'ai vu chuter Icare

*(hé quoi vieille mer! arrête de faire du vent
assez de ces pieds de mouche
et de ce bouillon de veau
vite un trait qui touche)*

de toutes mes grèves dorées
s'élève un chant grave et pieux

homme
que t'importe le monde
ce n'est pas pour lui que tu es fait
mais bien pour saisir
l'interminable déploiement
de ma mesure sacrée

sans jamais s'éteindre
et parties de loin pour mieux bondir
mes hautes houles roulent
crevant digues et barrages

ah ! si seulement tu les laissais se lancer
à l'assaut de ton esprit
si tu pouvais te pousser à tous les rivages

VII

À la faveur de la nuit Taorâ s'en fut
laissant l'ami *se baigner dans le poème de la mer*
au petit jour
le cri d'une mouette rieuse l'ayant tiré du sommeil
Lucio découvrit sur la grève
les traces encore humides d'un pas
- au diable hommes et dieux !
aujourd'hui je serai chien grogna-t-il

au sortir de la vague
son corps ablué exhalait une faible odeur d'algue
et d'ambre mêlés
il s'habilla à la hâte
ses chaussettes...
un jour il publierait ses chaussettes
son écriture il la voulait transporter au vent de ses semelles
elle était sa faille légère sa démangeaison
il pouvait renoncer à tout
hors la joie de courir après des scintillations
la plume l'avait rendu libre
quoi de mieux ?

il avait plu ce matin-là
pluie c'est beaucoup dire
tout juste une pincée de plumes
oui il avait plu quelques plumes d'aile
sur la mer icarienne

nul n'avait ouï le plus fameux plouf dans l'eau
un berger se torchait le cul d'un chardon ardent
en rade un navire levait l'ancre
une montagne de voiles en équilibre sur le nez
un pêcheur jetait l'hameçon
labour mettait à vif la glèbe du labour

Soleil
tu venais d'enfiler ta robe orange
et t'embrelucoquait
dans les lacets des fils téléphoniques
avant de perdre ton dentier
dans le remuement des flots

l'envie d'aller ravir ton feu
ne tentait plus personne
chacun vivotait dans du jour gris pigeon
triste façon de se la roucouler

notre monde ne comptait plus que suiveurs
et besogneux pancraces
quel était le souffleur de cette grand-guignolerie ?

plutôt jouer les chiens
pensa Lucio

(indigné il éclatait)

- il n'est de vie que d'écart
de périls et de risques à courir
d'altière et joyeuse insoumission

*(casernes bureaux écoles églises
prisons et banques à faire sauter
bornaient nos avenues nos aventures)*

- moi je suis rempli de soufre
ma mâchoire est bien garnie
niac! niac! niac! je mords
quel métier de chien que mordre!
si j'aboie
c'est pour vous sauver
si je vous harcèle sans répit
c'est pour briser colliers et chaînes
et secouer le sommeil

Lucio avait beau glapir
soumis et docile l'énorme troupeau
traversait dans les clous la vie
éveiller la moutonnaille à force de cris
c'est pure folie
conclut -il

(abîmé dans ses pensées)

- folie ma bonne chienne
folie mon hélium effréné
se brûleront-ils jamais à ta flamme
qui consume tous les accommodements
ta flamme qui interdit l'inertie?

(proférant aux grilles de nos geôles)

- cerveaux en proie aux affres de l'abîme
venez à moi que je vous rende aux champs
ensemble nous défricherons ces contrées
où souffle l'esprit
nous mettrons l'homme en face de sa nuit
afin de le pousser à la traverser tout entière
car son obscurité seule peut lui dire
ce que son miroir n'ose pas

(au portail de nos usines)

- vous les servants de machines
les salariés surmenés du vide
refusez les cadences auxquelles des patrons galeux
et calculateurs vous soumettent
bosser vide la cervelle
ça vous dégoûte et dégrade
et fait de vous des bossus

*(dans le sillage fleuri des navires
dans le vol du pétrel et du fou blanc
ses yeux lisaient)*

roule avec la vague
cours après le vent
la vie ne se conserve pas
elle se consume par les mers les routes
la collision des chairs

quitte les menottes que la société fabrique
et détruis tes papiers

sois le sans terre à papa
le gobeur de lieues aux panards ailés
au chapeau qui vole

marche loin de ce monde marchand

voici la meilleure sagesse
désobéir
déchirer nos devoirs
dénouer nos liens
aux orties jeter froc et fric

ainsi dépourvu délesté
sur un rythme de cuivre frappé danse
danse et tourne jusqu'à ne plus te porter
et que ton nez te soit astre

tourne et danse
le corps couvert d'ocre et d'entailles
à la lueur vacillante des feux
appelle la transe tel un vieux sorcier

retiens du vent les sentences
à la récitation des sources
à l'invite amoureuse de l'ombre
tends l'oreille

bientôt
tu ne seras plus qu'une seule écoute infinie
à l'angle de tes bras les oiseaux nidifieront

du fort des forêts tu reviendras boueux
nimbé de senteur de sèves
ivre du cantique des arbres

(doucement pensif)

- homme
la seule idée de ce que la vie a pu faire de toi
me navre
tu étais né parfait
créé pour les profondeurs
la poésie
les suprêmes audaces
la magie
la musique et le jeu
(se prendre au jeu voilà la liberté)

tout le jour
tu ne fuis rien autant que toi-même
tu es le jouet de bois de ceux
qui te font marcher avec des fils

(tout à coup véhément)

serpent-géant
porteur du monde
vieux dieu premier réveille-toi !
secoue les montagnes tes froides écailles
défais-nous de nos vieilles peaux
et dans nos chakras sommeillant
comme dans nos vies archivées siffle
raidis-toi et siffle

aujourd'hui la Terre change de robe
nous sommes entrés dans le dernier croissant
de notre dernière culture
je le vois qui s'inverse

lois codes
coutumes chapelles régimes
le plus malin est de désertter ces gargotes

notre existence n'a qu'un nom
panier percé
où sont les semeurs d'éblouissement
ceux qui annoncent la subversion spirituelle ?

frondeurs de nos faiblesses
agitateurs d'infinis
excentriques maudits
insolents
trublions
frénétiques
harangeurs inspirés
extravagants
énergumènes
où sont allées briller ces torches vives ?

(fi de ce foin-foin
susceptible d'irriter le nez de mon lecteur)

au grand jamais personne n'avait ouï
le moindre froissis d'ailes
peu à peu l'orange du Soleil naufragea au large
une brume noire et subite oppressa l'île d'Icare

la nuit faite chacun dormit du sommeil des taupes
et le vent répandit sur l'eau çà ou là
les quelques lambeaux fumants
d'un ange foudroyé

*Ma barque de mort s'est trompée de route,
un faux mouvement du gouvernail, un appel
un peu trop pressé de ma merveilleuse patrie
je ne sais trop, ce qu'il y a eu, ce que je sais bien,
c'est que je suis resté sur la terre et que ma
barque de mort, navigue sur les eaux terrestres.*

F. Kafka.

VIII

Lucio mit du temps
à décider quel nouvel air humer
d'un buisson sortit un doigt
il prit la route indiquée par ce doigt
elle était pleine d'un trafic odoriférant
les voitures gazaient
haut et fort rotaient les motos
plus aucun poète ne gazouillait des pieds

les buildings jouaient à s'élancer
jusqu'aux nues à qui mieux mieux
le ciel avare de ses bleus ne se laissait goûter
qu'en petits morceaux format sucre scié
les oiseaux étaient allés ailleurs se lancer des fientes
on ne voyait que banques et maisons de jeux
et beaux messieurs voiturant en belle auto
femme et progéniture
la race humaine était éteinte
en plus de l'énorme cancan
calamités crimes et deuils
remplissaient les pages des gazettes

les femmes arpentaient le trottoir
chacune armée d'un sourire glacé
sorti du frigidaire
leur regard se laissait prendre aux vitrines
comme au miroir les alouettes

ah! ce satané commerce
chancre du monde éclatant
en cent mille réclames lumineuses
cent mille menteries radoteuses

au coin des rues
des distributeurs automatiques égrenaient
pour une thune des sentiments en paillettes
ou de la passion en pilules acidulées
que bon nombre de belles se procuraient
en cachette de leur homme
en toute saison
dans des coffres fermés à secret
la chose qui dit-on ne fait pas le bonheur
en revanche faisait des petits
la cité prospérait
les flibustiers de la finance causaient croissance
à chaque campagne électorale
s'affichaient mêmes trombines
de véreux guignols

Lucio acheta *Vers l'Avenir* à un crieur de journaux
dans une échope
il chipa un tube de *Signal* à rayures
histoire de s'imaginer dans la peau d'un zèbre

galopant loin de la ville et de ses boutiques
vers les savanes d'Afrique

parcourant à présent la rubrique des petites annonces
il déniche

« on dem. pers. pr. nett. voies publiques »

lit et relit

sans plus attendre fait feu des deux quilles
s'aperçoit bientôt qu'il s'envole

émerveillé de son peu de poids terrestre
il se demande si le vent le soulève
ou bien si c'est lui qui soulève le vent
arrivé à la bonne adresse
il sonne et se nomme
en huit bonds monte au second
une porte s'ouvre

vautré dans un fauteuil à oreilles
les pieds sur son bureau et le havane au bec
le patron
les yeux noyés dans l'eau de vastes binocles
qui donnent à son visage
le masque agrandi d'un goujon
s'engueule un bon coup avec un type au téléphone

- scusez... je viens pour le job m'sieur

- qui c'est qui m'a bâti un microbe pareil ?
demain j'veux te voir à l'embauche
à six heures pétantes tu entends ?
on verra si ça te chante
beugle-t-il tout orgueil
sans gaspiller un seul mot de bienvenue

- la rue j'm'en vas te l'astiquer moa
aujourd'hui c'est fini les vieux balais
balais d'jonc de genêt vert
racloirs vadrouilles fauberts
bien fini les brosses à poil dur
le crin d'encolure
le poil au menton et les vieux barbons
ici pas question de garder du fil sur la bobine
mon p'tit gars
le boss il apprécie pas
ceci dit arrache-toi d'là
enfile ton bleu et démarrons la machine
gloutonne
elle engouffre tout par sa trompe
en caoutchouc mou
bel instrument hein ?
qu'en dis-tu ?
ça t'épanouira la jeunesse
d'aspirer six jours sur sept
chiffons
trognons
dégueulis
verre brisé
bâtonnets de sucettes
mégots
mollards
bouts d'allumettes
et bran de clébard
vise un peu cette mélasse
avalée tout de go par ce tuyau loufoque
c l p
c'est le progrès
pas vrai ?
voilà de quoi te défouler fieu
allez active ta lympe !

il était rien bath le copain avec son parler bigarré
il s'appelait Adias
chaque matin
avant de grimper sur son engin
il s'inclinait vers le caniveau en psalmodiant

- je vous salue ma rue pleine de crasses
le Seigneur il est où ?
faudrait qu'Il me tire de l'impasse
ça fera bientôt dix piges que je marne dans l'ordure
pour cinq bouches
bibì ma meuf et mes trois mouflets
avant ça j'me dilatais le buste au fond des égouts
un cloaque puant à vomir

Adias et moi remontions la promenade
en guignant les rombières bien nanties
un de ces quatre matins on leur pomperait l'oseille
avec notre glouton

à la longue l'air de la ville me causa de l'asthme
la poussière finit par créer en moi
un tourbillon où je tombais suffocant
ras le bol en avait-on d'aspirer sans joie
les étrons que nos chiens font
un jour n'y tenant plus Adias éclata

- j'en appelle aux détersifs
aux trombes d'eau purifiante et au sain déluge
Niagara sur l'ordure du monde
sur l'époque galetteuse
et ses fumiers d'argentiers !

tout est à réinventer
la vie l'amour la poudre
sublime la poudre !
radical pour te déterger l'fond du siphon mon bon
la blancheur *Persil...* tu connais pas ?
la lessive qui élimine les taches en profondeur
y compris l'originelle
ça devrait faire une sacrée mousse en Rome
chez Pie agace et ses corbeaux
ohé l'oiseau ! montre-toi qu'on te plume
tes caves bondées d'or
on va te les vider vieux corvidé mitré
ciboires crosses et tiares
flambeaux chandeliers clincaille
encensoirs et cléricaille
on va tout barboter
ton lard de pape bin goinfré
et tes grands bourdons qui clochent
nous on va tout fondre
Lucio je te dis pas
nos péchés seront remis
à demain !
l'âme pure enfin fleurera
la lavande et le thym
quant à tous ces culs bénis
ces doux toqués de reliques
ces rêveurs d'Eden ranci
et de Shambhala soporifique
moi je leur déclaque
y a qu'un seul jardin où qu'on va
quand on a soufflé sa bougie
c'est le jardin des refroidis !

Adias adorait en rajouter
c'était du vent certes
mais combien c'était drôle !
un matin le cœur dans la gorge j'appris
la nouvelle qu'il avait été gobé cru par le glouton
devant la foule froide
ne voit-on depuis
le pavé marqué d'une étoile en sang ?

voilà beau temps qu'il était mortibus
ma raison faillit sombrer
comment combler un tel vide ?
seule solution
me mêler au tumulte des rues
sous les pavés rôdait son ombre
obstinément sa voix me répétait
« mettons les pavés à hauteur d'empire »

que de nuits en queue d'aube
n'ai-je pas passées médusé par son bagout !
faut croire qu'il avait été vacciné
avec une aiguille de phono
sa vie s'était gâchée au hasard
selon le vent son humeur et ses fièvres
jeune il avait traversé le Thar (un désert)
seul à pattes
on pouvait le lire dans les trous de ses Boileau
ainsi désignait-il ses godasses
je l'ai perdu à l'âge où éclate
la mutine insolence
aujourd'hui quand j'y pense
je vois noir

le lendemain de l'accident
je jurai de ne plus jamais aller me jucher
sur ce satané glouton
l'annonce reparaitrait
un autre prendrait ma place
le temps était beau l'heure douce
les cloches prenaient leur volée
je pris congé

les rues ce jour-là s'ornaient de girandoles
c'était Noël
les haut-parleurs diffusaient
Airs à faire fuir de Satie
une vitrine semblait m'attirer plus que toute autre
avec son néon blafard
Coiffeur pour Hommes

j'avais décidé d'entrer
moins pour me faire couper quatre années de cheveux
que par goût de m'asseoir
un long moment les yeux à demi fermés
devant un miroir
et de parvenir à l'extase
en flairant longuement
des eaux de senteur
ou de ces parfums qui agacent

le timbre de la porte grelotta dans un mélange
d'essences surfaites

sur la molesquine d'une banquette
une poignée de clients attendaient
en froissant nerveusement leur journal
poliment un coiffeur se mit en devoir
de me débarrasser de mon paletot
s'empressa de le pendre aux cornes d'un bois de cerf
puis me pria de patienter
on entendait les rasoirs racler dur
et cancaner les tondeuses
par terre de longs boas noirs ou blonds de poil
tentaient de ressouder leurs anneaux dispersés

une fois mon tour arrivé
un fauteuil grinçant à outrance me reçoit
entre ses bras froids et tubuleux
brève assumption jubilatoire
trois coups de pédale m'élèvent à bonne hauteur
tête quillée droit sur appuie-tête
avec dix nerveux doigts bataillant dans mes tifs

qu'est-ce là se mirant
plus paumé qu'une épingle
dans le tas de paille ?
ciel ! j'en crois pas mes quinquets
quelle bouille ! quelle embrouille !
il s'agit pas d'ma trombine tout de même
sûr que oui c'est toi
bien toi
tu te décides pour une *coupe au bol*
mais avant souris à la glace
pour les faire paraître grands
roule tes yeux
fais une moue d'une aune
wououou !

pas croyable
tu as tout l'air de Filourdi
celui qui flanque la trouille aux petits

dans ton dos
les ciseaux pépient à n'en plus finir
même gazouillis qu'en ta tour la nuit
tu trouves pas ?

maintenant c'est au tour du blaireau
d'enduire ta tignasse de neige chaude

au rasoir de frayer ensuite un chemin rose chair
à travers cette broussaille

voici l'*Instant Fraîcheur aux Trois Herbes*
l'essence te monte au nez
en picote les ailes

le garçon-coiffeur fignole derrière chaque oreille
reste joues et pif à talquer

au bord du marbre le rasoir prend un air ouvert
semble chuchoter « me chiperas-tu ? »

le garçon décroche ton paletot
c'est le moment ou jamais
clac ! fait la lame qui file en poche

dépourvu de ronds
tu refiles un pauvre bouton de braguette
et te sauves

dehors mêlé à la cohue de piétons
tu fends le vent si vite
que tes souliers te donnent la fessée

qu'est-ce qui fait courir le mouton?
affaire éperdu que cherche-t-il?

Belga si légère la cigarette des connaisseurs

le feu vire au rouge
- gaz de bagnole en plein nase -
puis verdit

une arête coincée en travers de la glotte
ils traversent la vie dans les clous

tu voudrais leur sauter au cou
rendre hilare électriser
phosphoriser cette humaine bouillie
où personne ne connaît personne

le vent lèche ta nuque nue
toujours ils voteront
pour le Grand Rabat-Joie
sans voir la vie dans son éclat

cinq coups ont sonné
l'heure où les lycées vomissent
leur flot de cervelles aplaties

au centre du boulevard
le crustacé galonné
désigne le non-sens obligé

au fond de ta poche
l'acier trempé du rasoir glace ta main moite

par joli vent de force 3
tu te lances à corps perdu dans la rue du Pont
jouant ta vie à pile ou farce
en bas l'eau bouillonne rageuse autour des piles
pile
veines ouvertes tu enjambes le garde-fou

une sirène au loin se lamente
tu es oiseau-plongeon
les cheminées d'usine empanachant ton dernier soir
d'une rouge épitaphe
un cercle vermeil apparut un instant
dans l'eau troublée

plus tard on repêcha le corps de Lucio
arrêté aux portes d'une écluse
l'ombre d'un sourire rôdait sur ses lèvres
en vue d'autres vies à user
les mains de Taorâ lui redonneraient forme
il aurait droit à une simple sépulture